

Tous, depuis Samuel, ont connu et prophétisé l'Avènement du Messie. Aux Patriarches, Abraham, Jacob et les autres, le Verbe se manifestait, conversait et leur annonçait les magnifiques promesses de l'avenir. » Sans doute ces justes n'eurent pas du Mystère de l'Incarnation et des détails de son histoire la connaissance que l'événement nous en a donnée, et c'est en ce sens que Jésus-Christ a pu dire, « qu'ils désirèrent voir et ne virent point, mais tous connurent Jésus-Christ et les grandes lignes du mystère de la Rédemption. Ajoutons que si dans la lignée des Justes d'Israël cette connaissance du Messie fut lumineuse, si le Verbe projeta sur eux les plus vives clartés, il ne laissa pas le reste de la terre plongé dans l'horreur d'une complète nuit : *Il était dans le monde. Il était la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.* Prenons hardiment ces paroles à la lettre. Pas un homme ne fut laissé sans le rayon de vérité suffisant pour le salut, et pour mystérieuse que fut cette distribution de la divine lumière dans l'Ancien monde, tenons pour certain que Dieu la fit sans la refuser jamais.

Fermons ainsi la bouche à l'incrédulité qui nous reproche les longs délais de l'Incarnation. « Quand l'incrédule nous interpellera : que faisait donc le Christ dans ces siècles où il ne prenait aucun souci du genre humain, pourquoi nous venir à la fin, après nous avoir délaissés durant d'interminables âges ? Répondons : « Il était dans le monde, bien avant sa naissance temporelle ; il y préluait à ses œuvres futures et il se faisait connaître à tous ceux qui s'en rendaient dignes.

Tous en furent-ils dignes ? Tous le connurent-ils ? Assurément non. Alors, comme aujourd'hui, un grand nombre repoussa la Lumière qui venait à eux. Mais en

quoi cette apostasie volontaire empêche-t-elle que les autres connaissent et adorent ? En quoi l'obstination des incrédules de nos jours empêche-t-elle Dieu d'être connu adoré, servi par ses enfants fidèles ? De même donc que de nos jours il serait insensé, parce que quelques négateurs s'obstinent, de soutenir que Dieu n'est pas connu : de même en ces temps reculés nous ne pouvons nier la connaissance qu'eurent les justes, les héros, du Mystère de Jésus-Christ.

Une autre objection surgit. Pourquoi le si petit nombre des justes et le si grand nombre des négateurs ? Ce *pourquoi* regarde tout autant notre monde contemporain que l'ancien monde, et ce n'est pas seulement Jésus-Christ mais Dieu lui-même que le monde s'obstine à méconnaître. *Le monde ne l'a point connu.* Est-ce la faute de Dieu ? Est-ce manque de lumière ? Non certes, c'est manque de vertu. Le monde méconnaît Dieu pour n'avoir pas à le servir ; et il se refuse à le servir parce qu'il est l'esclave volontaire de ses vices. Ceux qu'enchaîne ou l'avarice, ou l'ambition, ou la volupté, ceux que fascinent les biens et les plaisirs sensibles ceux-là « ne l'ont point connu. »

VI. — Mais nulle part ailleurs que dans le peuple Juif, au moment où le visita le Verbe fait Chair, nous n'apercevrons mieux ce qu'a d'odieux et d'inique le refus de recevoir, d'aimer et de servir Jésus-Christ. Écoutons notre Évangéliste. *Il vint dans son propre domaine et les siens ne l'ont point reçu.*

Il vint. Qu'est-ce à dire, tout d'abord, *il vint* ¹ ?

¹ Quomodo « venit » in mundum ? Respondeo dicendum quod venire in aliquem locum dicitur dupliciter : scilicet quod aliquis veniat ubi nullo modo prius fuerat : vel quod ubi aliquo modo

D'où peut venir Celui qui remplit tout de sa présence ? Quel lieu quitte Celui qui les occupe tous à la fois ? *Il était dans le monde* : comment dire maintenant : *il vint* ? C'est qu'il était dans le monde, invisible au monde et comme n'y étant pas. Lorsqu'il s'y rendit visible par sa naissance temporelle, on peut dire de cette apparition « qu'il venait à nous. »

Que supposons-nous que va faire Israël au moment ineffable où son Messie, son Roi, son Dieu lui apparaît ? Oh ! sans doute qu'il accourra plein du plus enthousiaste amour se jeter à ses pieds ? Hélas ! non, *les siens ne l'ont pas reçu*. *Les siens* c'est-à-dire son peuple Juif tant aimé, tant favorisé, tant et si longuement supporté malgré de continuelles prévarications. Mais sous ce mot sont aussi désignés toutes les nations, tous les hommes, qui sont le domaine et la famille de Dieu. O navrante histoire ! O incompréhensible insensibilité ! Le fils de Dieu, pris pour sa créature d'un immense amour, s'en vient à elle pour la relever de sa misère et la porter au sommet d'une éternelle béatitude ; il la sollicite tendrement de le recevoir, de l'aimer, de se laisser combler de ses bienfaits. Et que fait-elle ? Elle se détourne avec l'indifférence du dédain, quand elle ne le chasse pas avec la brutalité de la haine ! Tous les siècles se sont émus de cette étrange réception fait à l'Homme-Dieu naissant en ce monde, les Prophètes l'ont connue et en ont jeté leur cri de stupéfaction et de douleur, et c'est par leur organe que le Messie lui-même fait

prius fuerat, incipiat esse quodam novo modo. Filius Dei venit in mundum et tamen in mundo erat. Erat quidem per essentiam, potentiam et præsentiam ; sed « venit » per carnis assumptionem erat invisibilis, venit ut esset visibilis. Sanct. Thom. in Joan. Caput I lectio Y.

entendre les plus touchantes et les plus désolées des plaintes ¹.

Mettons cependant une complète différence, ici, entre le peuple Juif et le reste des peuples. Lui, avait été prévenu de toute sorte de grâces et inondé des plus vives lumières, et c'est lui qui opposa aux avances du Dieu Rédempteur le plus obstiné refus. La Gentilité au contraire, quoique moins préparée à la venue du Messie, sut à la fin le reconnaître, le recevoir, le servir. Toute corrompue qu'elle ait été par les erreurs grossières et obscènes de ses Sages, elle s'en vint au Sauveur, et, en suppliante, réclama de Lui le salut. C'est d'elle, pour la grande partie, que se forma l'Eglise.

VII. — C'est d'elle aussi que sortit la glorieuse lignée des enfants de Dieu. Car il est temps de détourner les yeux des tristesses de l'apostasie pour les reporter sur les joies et les gloires qu'enfanta à profusion sur la terre la Rédemption du Verbe Incarné. *A tous ceux qui l'ont reçu Il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu ; à tous ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme mais de Dieu même.*

Qui nous fera comprendre l'étendue d'une pareille grâce, la magnificence d'un pareil don ² ?

Voyons-en d'abord l'universalité. Pas un homme n'est exclu, pas une condition, pas un état de vie qui nous puisse priver d'une si divine élévation. « Les rois de la terre écartent de leur service les esclaves : tel n'est pas

¹ Judæos nunc « suos » dicit ut populum peculiarem.

² Magna benevolentia ! Unicus natus et et noluit manere unus ; non timuit habere coheredes, quia hereditas ejus non fit angusta, si eam multi possiderent. Sanct. August., tract. II, in Joan.

le Roi du Ciel. Esclaves ou hommes libres, civilisés ou barbares, savants ou ignorants, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, nobles ou roturiers, riches ou pauvres, princes ou sujets, tous ont accès au même honneur¹. La Foi et la grâce de l'Esprit-Saint répudiant toute inégalité des conditions humaines, font de tous une même divine création, une même divine splendeur.

Admirons de plus l'immensité de ce don de Dieu. Telle est l'efficacité de la grâce, que plus puissante que la flamme du creuset qui change en or étincelant l'obscur lingot, elle transforme en précieuse et divine créature le plus humble des rebuts humains. L'Esprit-Saint, feu céleste, entrant dans nos âmes, y consomme toute scorie, et les fait apparaître resplendissantes images de Dieu².

Mais cette opération de l'Esprit-Saint qui fait de nous des êtres divins est-elle purement gratuite. N'y participerons-nous en rien ? Pesons la parole Évangélique : *Il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu*. Après l'immensité et l'universalité du don de Dieu reconnaissons-y la coopération. Dieu n'opère pas en nous sans nous, et quand le baptême nous a fait naître à la vie divine, il nous reste à développer, entretenir, défendre, protéger en nous mêmes cette vie.

Nouveau caractère en nous de la vie divine. Si nous le voulons, si nous n'y mettons pas l'obstacle du péché,

¹ Sive sint servi, sive liberi, sive græci, sive barbari, sive insipientes, sive sapientes, sive viri, sive pueri, sive senes, omnes eodem digni facti sunt honore. Sanct. Chrysost. in Joan., Hom. IX.

² Tanta gratiæ magnitudo. Quemadmodum ignis natura, si metallorum terra attigerit illam cito aurum reddit ; sic, imo longe magis, baptisma quos abluit aureos ex luteis reddit, Spiritu instar ignis illo tempore in animas nostras incidente, et, lutea absumpta imagine cælestem novam et splendidam imaginem, quasi ex conflatúra splendidem referente. Sanct. Chrysost. in Joan., Hom. X.

cette céleste vie sera douée d'inamissibilité ; aucune puissance au monde ne peut nous la ravir

Enfin, dernier caractère de notre nouvelle naissance : sa spiritualité. Ceux-là deviennent enfants de Dieu qui naissent spirituellement, *qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté d'un homme, mais de Dieu même*. Telle est la noblesse de notre être spirituel. Il nous vient directement de Dieu, il ne passe pas par les faiblesses et les scories de la chair, il est immortel, il nous vaut la gloire du Ciel, il fait de nous « des parents de Dieu ». Par cet être divin nous participons en quelque manière à l'Être Divin lui-même : « Consortes Divinæ Naturæ. »

Jésus-Christ, dans une Parabole, nous ouvre sur notre naissance spirituelle d'autres perspectives, en nous montrant le but dernier que Dieu poursuit en nous la donnant. Dieu prépare pour les jours de l'éternité une fête d'une incomparable splendeur. A cette fête il ne veut que d'illustres invités, de divins convives, des êtres revêtus d'une gloire semblable à sa gloire propre : « Similes Ei erimus. » Ce rayonnement et cette beauté divine, Dieu nous en donne, dès maintenant, la substance dans cette grâce sanctifiante, dans cet être divin, que nous communique le baptême. C'est ce que, dans sa Parabole, Jésus-Christ nomme « la robe nuptiale », parure splendide, aspect divin, livrée indispensable, pour paraître à la fête éternelle des Cieux. « Ainsi donc, Bienaimés, ne croyons pas que la foi puisse nous suffire. Si notre vie n'est pas innocente, si nous n'apparaissions pas sous la parure exigée de nous, nous subirons infailliblement le sort du malheureux qui fut chassé de la salle du festin. Ne serait-il pas absurde et intolérable qu'après que Dieu, nous tirant de notre glèbe obscure,

sans rougir de nous, nous eût élevés à une dignité si illustre que nous fussions devenus les hôtes de sa table, nous, après cela, nous demeurions assez lâches, assez grossièrement insensibles, pour ne pas même changer de manière de vivre, et, après une telle vocation, persévérer dans le péché et le mépris de notre Bienfaiteur ? Aussi, si jamais Dieu nous devait chasser des splendeurs de sa fête éternelle nous ne devons imputer qu'à nous mêmes un si effroyable malheur ¹. »

Et le Verbe s'est fait chair

VIII. — Quel mot ! et quelle réalité dans ce mot ! Tout se trouve formulé dans cette extraordinaire expression. L'œuvre entière de Dieu, sa glorification infinie dans le salut du monde, notre gloire à nous mêmes, notre délivrance et notre sublime élévation, le but, le mode, la réalité, les résultats, la permanence et l'éternité de l'Incarnation : l'Évangéliste dit tout dans ce seul mot : *Et le Verbe s'est fait Chair*.

Quel est le but divin ? Venir nous prendre dans notre néant et nous élever jusqu'à son infinie grandeur. Plus encore : devenir nôtre pour que nous devenions Lui. Et quelque prodigieuse, exorbitante, que soit cette expression, Il la réalise pleinement par l'Incarnation du Verbe. A la lettre, dans la pleine réalité, Dieu se fait Homme pour que l'Homme soit Dieu. Nous dirons du Verbe fait Chair qu'il est l'Homme Dieu. Notre frêle nature humaine s'unit à la Divinité d'une façon si parfaite que des deux natures divine et humaine il ne se fait qu'une seule et même Personne. Et nous ? Nous, par Jésus-

¹ Sanct. Chrysost. in Joan.

Christ, devenons les fils de Dieu, étant les Frères de Celui qui est son Fils unique ; Lui par nature, nous par adoption. « Après que l'Évangile nous a affirmé que nous étions devenus les fils de Dieu, il nous révèle la cause de cette prodigieuse élévation ; et cette cause c'est que *le Verbe s'est fait Chair*, c'est que le Seigneur a pris la forme de l'esclave. Lui qui était le vrai Fils de Dieu, Il s'est fait le vrai Fils de l'homme, afin que par Lui nous devinssions les enfants de Dieu ¹ ». — Mais conservons bien la pure doctrine. « De ce que le Dieu de gloire s'est fait homme pauvre, chétif et humble, il ne peut s'en suivre que la Divinité ait subi le plus léger amoindrissement. Descendu jusqu'à notre humilité, le Verbe n'a rien perdu de sa nature divine ; Il nous a seulement élevés jusqu'aux gloires de la divine adoption. Qu'un roi converse avec un mendiant, il le fait sans diminuer sa royale dignité et il rend ce pauvre illustre par ce contact magnifique. Combien plus la Nature de Dieu, infinie, immuable, inaccessible, n'a-t-elle rien à craindre de notre roture. Aussi ne nous troublons pas quand nous entendons notre Évangéliste nous dire : *le Verbe s'est fait Chair*. Ce n'est pas que la divinité soit devenue Chair, mais c'est la chair qui s'est trouvée élevée jusqu'à la divinité ². »

Demanderons-nous pourquoi l'Évangile emploie, pour formuler le dogme de l'Incarnation, une expression d'une telle crudité : *le Verbe s'est fait Chair* ? Ainsi se trouve à jamais réduite au silence l'audace des hérésiarques que ne voient dans l'Incarnation qu'une apparence sans réalité. Le Fils de Dieu, disent-ils, n'a pas réellement pris notre nature, il n'est pas réellement

¹ Sanct. Chrysost. in Joan.

² *Id.*